

après nos temps d'épreuve, mais notre cœur hantera encore les vieux murs où l'ombre de M. Panneton et les ombres des anciens amis nous apparaîtront toujours, entourées de la douce auréole du souvenir.

D'ailleurs, le Platon a des charmes qu'on n'oublie pas. On ne saurait peindre à qui ne l'a pas ressenti, ce qu'est pour l'âme dans les beaux soirs d'été, cette oasis de paix au sein des bruits multipliés de la ville. C'est bien ce vallon du Grand Temps où le bruit du monde arrive et expire, c'est bien cette terre de Milly qui fera pleurer plus tard sur les lointaines plages. Il y a déjà plusieurs années, nous avons essayé de peindre les délices d'une soirée sur le Platon; peut-être les anciens élèves des Trois-Rivières trouveront-ils quelque intérêt à cette pièce; nous la leur donnons, malgré ses défauts.

Nous supposons qu'un jeune homme, désabusé du monde, revenait à l'ombre des murs du collège, pour y trouver de nouveau les pures jouissances d'autrefois.

LE PLATON. (1)

Victime du malheur, méprisé par le monde
Dont il avait aimé naguère les plaisirs,
Un jeune homme pensif, dans sa douleur profonde,
Exhalait en ces mots sa plainte et ses soupirs :

Vous qui vivez encor sous le toit du collège,
Oh! vous avez un sort tout rempli de douceurs;
Une aimable tutelle en tout lieu vous protège,
Et loin des faux plaisirs vous donne le bonheur.

Bien souvent aujourd'hui, les yeux baignés de larmes,
Le cœur plein de regrets, je redemande en vain
Ces jours si fortunés, ces jours remplis de charmes;
Ils ont fui tels qu'un songe au retour du matin.

Et je suis tristement le sentier de la tombe,
Mon cœur n'éprouve plus de douce émotion;
A mes nombreux chagrins il faut que je succombe:
Je ne vois point de terme à mon affliction.

Après un triste jour, le soir, quand il fait sombre,
Je puis vers le Platon, porter mon pas rêveur,
Oh! dans ce lieu chéri, couvert de paix et d'ombre,
Mon âme trouve encore un moment de bonheur.

Déjà la lune radieuse
Se lève au bord de l'horizon,
De sa lueur mystérieuse,
Elle blanchit le vert gazon.

Sous cette lumière incertaine,
La rive sud du Saint-Laurent
Me semble une forêt lointaine
Où brillent des fleurons d'argent.

Et, sur un tapis de verdure,
Alors seul, tout seul, je m'assieds;
J'écoute les divers murmures
Du fleuve qui coule à mes pieds.

J'écoute la vague plaintive
Qui vient expirer sur les quais,
Et la nacelle fugitive
Chantant ses accords les plus gais.

J'écoute au milieu du silence
La rame du canot léger
Que plonge et replonge en cadence
La main du hardi canotier.

Au sein de cette poésie
Qui vient seconder mes désirs,
Aussitôt mon âme attendrie,
Rappelle ses chers souvenirs.

C'est ici sur cette éminence
Que je venais souvent m'asseoir,
Avec mes bons amis d'enfance,
Pour respirer l'air frais du soir.

Ici, je m'adonnais sans cesse
A des jeux pour moi pleins d'appas:
Oh! que douce était notre ivresse,
Que joyeux étaient nos ébats!

Là, combien d'heures, j'ai coulé
Avec mes petits compagnons:
Nos pas ont tracé des allées
Qu'on voit encor sous les gazons.

Il t'en souvient, ami sincère
Que mon cœur chérira longtemps,
C'est ici que nous venions faire
Nos plus beaux rêves de printemps.

Ni les soucis, ni les alarmes
Ne venaient assombrir nos fronts;
Il n'était pour nos yeux sans larmes,
Que de limpides horizons.

Enfin, ici chaque herbe exhale
Un doux parfum de souvenirs,
Que nous apporte la raffale,
Avec des chants ou des soupirs.

Et, soudain, à ces heures sombres,
Il me semble entendre des voix,
Et je crois entrevoir les ombres
De tous mes amis d'autrefois.

Et leurs voix et leur ombre chère,
Me font frémir d'émotion:
Je suis heureux, car sur la terre,
Le bonheur, c'est l'illusion.

Mais je dois te quitter, heureux et cher asile,
Je vois l'aube des nuits déjà sur son déclin;
Un silence profond règne au sein de la ville,
Et l'op voit dans le ciel les couleurs du matin.

Il faut te dire adieu, mais au sein des alarmes
Lorsque je me verrai délaissé sans retour,

Lorsque mes yeux voilés d'interminables larmes,
Ne croiront plus revoir les clartés d'un beau jour;

Alors, ô mon Platon, du soir jusqu'à l'aurore,
Tu me verras souvent assis tout seul, rêveur;
Je reviendrai vers toi, voulant trouver encore
La part heureuse de mon cœur.

MEINIER.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Il y a eu un débat excessivement animé dans l'Assemblée, sur la proposition présentée par M. Lalonde pour augmenter les taxes pour licences, sur les portes, fenêtres et meubles.

M. Thiers a accepté la proposition et a dit que si elle n'était pas adoptée, il serait obligé de revenir à la taxe sur la matière première, dont il pourrait réaliser 30 millions de francs. La coupe est amère, a-t-il dit, mais nous devons la boire sans hésiter.

Les membres de la droite ont insisté sur une politique plus conservatrice.

M. Thiers a répondu que le gouvernement est le réparateur et non l'auteur de la révolution. Vous nous avez confié le soin de la révolution.

La droite a crié d'une seule voix: "Non! non!" et la gauche a acclamé trois fois le président. Après une séance de désordre prolongée, et une suspension de la séance, M. Thiers s'est fait de nouveau entendre, et a promis d'expliquer sa politique plus tard. Le calme s'est fait et la clôture a été prononcée.

On prévoit une crise gouvernementale, à la suite de ces manifestations.

A Paris, l'état des faubourgs est très mauvais: sous prétexte d'organiser des syndicats ouvriers, toutes les forces révolutionnaires se groupent de nouveau, et je crois savoir, qu'à la préfecture de police, M. Renaut n'est pas sans inquiétude sur la disposition des esprits, que lui font connaître les rapports confidentiels et secrets qu'il reçoit.

D'un autre côté, les soldats sont journellement insultés, attaqués même le soir, assez souvent, par les faubourgiens: en province, la situation n'est pas moins sombre, et, dans les campagnes, la propagande radicale est menée avec une habileté infernale. Il n'y a pas un hameau, paraît-il, où le radicalisme n'ait des émissaires et ne fasse répandre des quantités de libelles, de brochures, contenant contre la religion, le pape, et les monarchistes, les plus infâmes accusations.

Un journal français rapporte une terrible conversation dans laquelle l'avocat Laurier aurait dit à Gambetta pour se disculper, d'avoir paru négliger la cause de la révolution:

"Mais nous sommes débordés, toi comme moi, et débordés au point d'être traités de réactionnaires et de cléricaux. Va, je sais ce que j'ai fait, et quant à la popularité, m'en parle pas, elle est loin. Si tu veux suivre ces gens-là, c'est à la loucherie qu'ils te mèneront."

Paris, 14.—Aujourd'hui, anniversaire de la prise de la Bastille, on a donné un banquet à Ferte-sous-Jouarre. Gambetta présidait. Ce dernier prononça un discours, dans lequel il dénonça la ligue de l'église et de la Monarchie.

A Paris, Lyon, Marseille, Nîmes, Bordeaux, Rouen et Lille, on a défendu les diners publics en l'honneur de ce jour.

On sait que d'après les prédictions les grands troubles doivent commencer dans le mois de juillet ou dans le commencement d'août. Quelques-uns croient que c'est l'année prochaine, mais il est probable que c'est cette année. Dans tous les cas, prédits ou non, les événements semblent se précipiter vers une crise terrible. Il va arriver à Gambetta ce qui est arrivé à beaucoup d'autres, il va être obligé pour ne pas être écrasé de marcher plus vite qu'il ne voudrait et d'être un chef d'égorgeurs.

En Angleterre rien d'important.

Aux Etats-Unis on s'occupe beaucoup du procès Stokes, des élections présidentielles, et à New-York en particulier, des succès de la Garde Républicaine. Stokes, comme on doit s'en souvenir, est le meurtrier du célèbre Fisk. On croit qu'il va être condamné.

Greely a été choisi unanimement à la convention de Baltimore comme candidat du parti démocrate. Il a dit que cette nomination ne l'empêchait pas plus de continuer à être républicain qu'elle n'empêchait les démocrates de continuer à être démocrates.

ROME.

A l'occasion du 26^{me} anniversaire de son élection, le souverain pontife a reçu les marques les plus éclatantes de dévouement de la part des catholiques du monde entier. Il a dit en répondant aux adresses des choses qui créent de l'émotion. Parlant du gouvernement allemand qui persécute les Jésuites, il a dit:

Soyez confiants, unis, car un caillou tombera de la montagne qui brisera les pieds du colosse. Si Dieu veut que d'autres persécutions surgissent, l'église ne les redoute pas, au contraire elle n'en devient que plus forte et elle se purifie parce que dans l'église même il y a des choses à purifier, et rien n'y contribue davantage que les persécutions exercées par les grands de la terre.

Une autre fois il a dit:

Attendons le moment que Dieu voudra. J'espère que Dieu l'accordera, sinon à moi, au moins à mon successeur. Mais certainement il devra venir...

.... *Porte inferi non prevalebunt*

malgré les attaques des impies et la force d'un gouvernement qui se dit poussé; mais qui fait voir sans cesse sa mauvaise volonté.

Dans ses entretiens privés, Pie IX est encore plus explicite. Il dit qu'il compte être délivré—c'est son expression—avant qu'une année soit écoulée.

Le corps de musique de la garde républicaine a reçu \$50,000 de M. Gilmore pour avoir joué au jubilé de Boston.

UN NOM HISTORIQUE.

Dans un article intitulé: "Le Platon," nous avons étudié l'histoire du Fort établi par M. de la Violette à l'embouchure du St. Maurice. Au milieu des recherches détaillées que nous avons dû faire à ce sujet, une chose nous est devenue parfaitement évidente: c'est que nos ancêtres appelaient notre ville "les Trois-Rivières," et non pas seulement "Trois-Rivières." Il nous reste donc maintenant un devoir à remplir; c'est de protester contre le changement irrespectueux que l'on persiste à faire subir à un nom historique.

A ce propos, on a essayé, il y a quelques années, d'invoquer l'autorité de la grammaire; une discussion en forme eut même lieu entre deux journaux. A notre avis, cette discussion ne méritait pas tout l'attention qu'on lui a donnée.

Celui qui peut ignorer que dans la langue française certains noms propres conservent nécessairement l'article, celui-là ne mérite point que l'on discute avec lui, il faut le renvoyer à son Chapsal. Ce n'est pas sur cette question élémentaire et claire comme le jour qu'il peut y avoir discussion.

Mais dites-nous donc, vous qui avez tant d'horreur des articles, nous emmeneriez-vous admirer la superbe église de *Tanneries de Rollands*? Avez-vous jamais sauté les chutes de *Cèdres*? Dans la belle saison, allez-vous à *Baie des Chaleurs*, passant en face de *Écartés*, de *Éboulements* ou de *Malbaie*? Quand vous êtes allés en Europe avez-vous débarqué à *Havre*? Ne savez-vous donc pas que si vous alliez parler ainsi tout le monde vous rirait au nez?

L'usage et la grammaire sont d'accords pour nous dire que certains noms propres demandent nécessairement l'article; il s'agit donc tout simplement de déterminer, par l'histoire, si tel est le cas pour le nom de notre ville. M. Benjamin Sulte, envisageant le sujet à ce point de vue, s'est plu à multiplier les preuves de manière à décourager, semblait-il, les plus passionnés et les plus incrédules. Qu'on se donne la peine de lire son histoire des Trois-Rivières, depuis la page 21 jusqu'à la page 29, on trouvera de quoi s'édifier. Le vaillant et consciencieux historien s'était flatté, sans doute, qu'il n'y aurait pas un récalcitrant; il était raisonnable de le penser, mais le grand jour se fait inutilement autour de celui qui tient ses yeux fermés.

Le changement qu'on veut nous imposer a, comme bien d'autres nouveautés, son côté humiliant, et même très humiliant: c'est un Anglais, le juge Williams, qui a commencé à se mettre en contravention aux traditions de l'histoire, des âmes dociles sont venues immédiatement lui faire queue, puis, comme l'humanité va toujours se perfectionnant, il s'est rencontré de hardis défenseurs qui n'ont pas craint de donner raison à cet étranger contre Champlain, Lejeune, Arneau, Lescarbot, Boucher et tous nos meilleurs auteurs.

Ce fameux Williams ne serait-il pas le même qui faisait pondre les meurtriers par le cou? Il serait vraiment très piquant de constater ce fait.

Pourquoi ceux qui aiment tant à imiter les Anglais ne disent-ils pas tout de suite *Three Rivers* et *St. Lawrence*. Ces traductions arbitraires des noms donnés par nos ancêtres valent encore mieux que "Trois-Rivières," qui n'est probablement qu'une traduction inintelligente et maladroite du mot *Three Rivers*.

Le *Constitutionnel* s'est défendu d'être le légataire universel de l'*Ere-Nouvelle*; pourquoi donc a-t-il voulu devenir l'héritier de sa discussion sur le nom des Trois-Rivières? Ce petit butin ne valait pas une obole, on aurait pu le laisser dormir avec les Annonces Chinoises d'autrefois, et on n'en aurait pas été moins riche.

En 1857, dit Benjamin Sulte, la ville "des Trois-Rivières" est incorporée par un acte du Parlement. S'il en est ainsi, nous nous demandons avec surprise comment il se fait que M. le shérif Dumoulin se serve du nom de "Trois-Rivières" dans la *Gazette Officielle*. Les shérifs ont-ils pleine liberté d'estropier ainsi les noms de leurs localités?

Mais on demandera: comment se fait-il que ce nouveau nom se soit répandu avec tant de facilité? Nous répondrons ici: donnez un tour de nouveauté à la première sottise venue, elle fera le tour du pays! Ce nouveau nom s'est ainsi répandu précisément parce qu'il était nouveau, et peut-être parce qu'il sentait l'anglais.

Mais il y a une autre influence qui a combattu l'autorité du Père Lejeune; c'est celle des Précieuses Ridicules. Il faudrait bien des Molières pour détruire l'empire qu'elles exercent encore dans le monde.

Voici une conversation copiée textuellement: "Nous sommes arrivés aux Trois-Rivières, dit une personne posée, seulement à dix heures et demie du soir."—"Dis donc pas aux *Trois-Rivières*, répond immédiatement une précieuse, ça l'air trop habitant. On dit: à *Trois-Rivières*." Oh! la charmante précieuse! Hé bien! c'est précisément dans la crainte de paraître habitants que tant de personnes arrivent à *Trois-Rivières*, depuis quelques années.

Nous comprenons facilement que des étrangers se trompent dans la manière de nommer la ville fondée par M. de la Violette; mais les citoyens de cette ville ne devraient avoir qu'une manière de dire, celle qui leur a été donnée comme étant la bonne par leur historien. Nous est donc avis que tous ceux qui comprennent ce que c'est qu'une tradition historique devraient s'entendre, et laisser le nouveau nom de "Trois-Rivières" aux anglo-manes, aux becs serrés et aux précieuses ridicules.

MEINIER.

ACCIDENT.—La paroisse de Caraquette a à déplorer la perte d'un de ses membres dans la personne de Édouard Gionnet, tué par le tonnerre, vendredi, le 21 courant. Le défunt était à la pêche, et voyant l'orage s'élever, il se mit à l'abri de la pluie dans la chambre de sa berge, tandis que son compagnon était dehors, veillant, en cas que le vent vint à s'élever; il tonna fort, et nos deux hommes s'entretenaient du temps qu'il faisait; et tandis qu'il parlait, un coup de tonnerre les frappa tous les deux: quelques heures après (car l'orage était passé) le compagnon du défunt prit connaissance, et se trouva couché sur le dos à environ deux verges du lieu où il était avant d'avoir perdu connaissance; il n'avait point vu d'éclair, ni entendu de tonnerre, mais il était pourtant étendu immobile. Quand il put se relever, il se trouva dans la chambre de la berge, et trouva l'infortuné défunt dans la même disposition qu'il l'avait vu avant de perdre connaissance, (assis en avant du mat de misaine) et cependant il était mort.

Le secrétaire privé de Napoléon, M. Conti, qui vient de mourir, a laissé toute sa fortune pour le soulagement des victimes de la guerre.

1) C'est le nom de l'emplacement du collège des Trois-Rivières.